

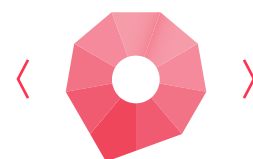
LE CLAUDE
STREET
KUNETZ



JonOne, Guy Môquet, 2012
Marqueur sur plaque de métro en émail Laborde,
45×200 cm.

ENTRETIEN
AUTRE-
MENT

LE CLAUDE
STREET
KUNETZ
ART
DÉFENDU
AUTRE-
ENTRETIEN
MENT



Claude Kunetz a ouvert, il y a un an, une galerie de Street Art rue Martel dans le xx^e arrondissement parisien. L'histoire devient étonnante lorsque l'on sait que Claude Kunetz est producteur de cinéma et qu'il a ouvert un centre d'art en hôpital psychiatrique. Cette adéquation improbable s'est transformée en pari gagné. Rencontre avec un galeriste atypique.

STÉPHANIE Pioda

Pourquoi avoir ouvert une galerie de Street Art?
Qu'est-ce qui a motivé ce choix?

CLAUDE KUNETZ

De par mon activité de producteur de cinéma, j'ai travaillé sur le film *Rien, voilà l'ordre* il y a 12 ans, dont l'action se situait dans un hôpital psychiatrique.

À la suite du tournage de ce film – pour lequel nous sommes restés quatre mois dans le centre hospitalier de Prémontré dans l'Aisne avec 500 malades – le directeur de l'hôpital m'a confié que notre présence avait été bénéfique pour les malades et que notre départ serait terrible. Je suis allé le voir le lendemain pour lui suggérer d'ouvrir un centre culturel dans l'hôpital, ce sur quoi il a rebondi en souhaitant me confier la mission.

Ce n'était certes pas mon métier, mais il a tellement insisté et j'étais tellement convaincu du bien-fondé de cette action que je me suis laissé convaincre. Nous avons installé un théâtre, une salle de cinéma ; des artistes venaient matin et soir pour que les malades

puissent faire du piano, de la peinture, du djumbé, du cinéma...

STÉPHANIE PIODA

Dans ce contexte, il aurait été plus logique que vous ouvriez une galerie d'art brut. Comment le glissement vers le street art s'est-il opéré?

CLAUDE KUNETZ

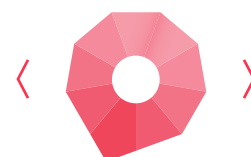
Les patients ont vu des reportages sur les deux expositions sur le Street art qui se sont tenues en 2009 au Grand Palais et à la Fondation Cartier, et ont voulu alors faire du graffiti. C'est comme ça que je me suis intéressé aux graffeurs que je ne connaissais pas! Je suis tombé sur PSYKOSE par hasard qui m'a rembarré, puis on m'a mis en relation avec KONGO. Trois jours après, KONGO était en train de peindre avec des bombes à Prémontré en compagnie des malades!

Et cela a duré un an, ensuite LAZOO est venu, COLORZ... Cette expérience s'est conclue par une

exposition dans la cour d'honneur de l'Ensba. Les choses n'en sont pas restées là! KONGO était tellement porté par cette aventure qu'il était évident pour lui qu'il fallait la poursuivre et ouvrir une galerie. Ce que j'ai décliné – j'étais producteur de



Tilt, Garbage ?, 2012
Technique mixte sur container
126x117x18,5 cm.



LE STREET ART DÉFENDU AUTREMENT

cinéma, pas galeriste! Nous avons fait le tour des galeries avec KONGO pour proposer notre projet, mais nous avons été jetés!

Pour rigoler, je lui ai dit qu'un jour j'aurais une galerie qui présentera à la fois du graffiti et de l'art brut. Il ne m'a pas cru. Le hasard a voulu que je passe rue Martel et que je voie ce magnifique lieu qui était à vendre. J'ai immédiatement pensé associer les deux activités: l'expérience était jouable puisque les méthodes de production de film sont aujourd'hui plus souples avec l'arrivée des nouvelles technologies: chaque intervenant travaille de façon autonome.

Le local pouvait donc être utilisé à la fois comme maison de production de film et comme galerie: j'ai ouvert la galerie Wallworks qui porte le même nom que la maison de production que j'ai créé, il y a 12 ans. J'étais déjà sensible au fait que toutes les histoires de films viennent de la rue.

STÉPHANIE PIODA

Continuez-vous à gérer le centre culturel de Prémontré?

CLAUDE KUNETZ

Je l'ai géré pendant 10 ans. Intellectuellement c'était très enrichissant, mais j'ai senti qu'il fallait à un moment passer la main. Il y a aujourd'hui une nouvelle équipe et de nouveaux artistes. Sauf que, un an avant que je ne démissionne de cette fonction, Philippe Arezki – qui dirige le Centre Hospitalier Gériatrique

(La Fère, également dans l'Aisne) où se trouvent des personnes atteintes de la maladie d'Alzheimer – m'a demandé de proposer la même expérience à ses patients.

La demande était si présente et comme je lâchais la maladie mentale, j'ai accepté! Nous faisons du cinéma, de la vidéo avec des personnes âgées entre 70 et 100 ans! Pour le Street Art, nous sommes obligés d'attendre le printemps et les beaux jours pour pratiquer à l'extérieur pour que l'odeur ne les incommode pas.

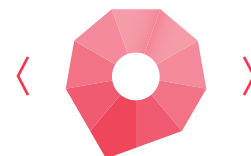
STÉPHANIE PIODA

Vous multipliez les expériences à l'étranger, faisant de vous une galerie à part.

CLAUDE KUNETZ

Oui, je monte des rencontres entre les artistes de la galerie et d'autres à l'étranger. Il y a deux ans, nous sommes allés à Jakarta, en 2011 à Singapour et cette année ce sera Tokyo à la rentrée de septembre, avec peut-être un voyage à New-York cet été, là où est né le graffiti. La légende raconte que TAKI était coursier à vélo et que chaque fois qu'il livrait une lettre, il signait TAKI 183, car il habitait la 183^e sur Washington Heights Street.

Par hasard, un des destinataires de sa course était le rédacteur en chef du *New York Times*, qui avait sa boîte aux lettres remplie de TAKI 183. Intrigué, il a mené l'enquête, a reçu TAKI au *New York Times* et a consacré une pleine page dans l'édition du 21 juillet 1971 aux premiers graffitis de cet Américain. Cette histoire res-



LE STREET ART DÉFENDU AUTREMENT

semble à une mythologie qui impulse l'engouement pour le Street Art.

Notre idée: proposer à chaque fois une rencontre entre des graffeurs français et des graffeurs locaux. Le Street Art a démarré, il y a une dizaine d'année en Asie, la rencontre est donc dans le sens Old School pour les Français versus jeune génération pour les asiatiques, alors qu'aux États-Unis, ce sera l'inverse, nos artistes deviendront les jeunes (de 40 ans) qui iront à la rencontre de l'Old School!

STÉPHANIE PIODA

Le marché est-il fort aux États-Unis?

CLAUDE KUNETZ

Le marché n'existe pas car il y a peu de galeries à New York ou à Los Angeles et curieusement, c'est aux États-Unis que le graffiti est entré dans les collections muséales. Aujourd'hui, Michael Bloomberg, le maire de New York, affiche une tolérance zéro. Le graffiti est puni par des peines de prison, comme à Singapour. Il y a six mois, un graffeur français a été emprisonné à Boston alors qu'il peignait sur un train. Il risque 10 ans de prison.

Le MOCA de Los Angeles a organisé une exposition sur le Street Art à l'été 2011 qui devait

être itinérante, mais devant l'attitude des graffeurs qui ont tagué les murs d'Hollywood, le maire de New York a interdit l'itinérance prévue dans sa



ville. Les artistes viennent en Europe et en France qui devient la place n°1 du marché du graffiti.

Lors de la vente d'art urbain contemporain qui s'est tenue le 15 février 2012 chez Artcurial, seules 27 œuvres n'ont pas trouvé preneur sur les 201 présentées, avec un chiffre d'affaire supérieur au million d'euros. On remarque que les prix augmentent de 10 à 15% par an, avec des pics pour des artistes comme TAKI pour lequel les toiles s'échangent entre 50 000 et 100 000 euros. Les collectionneurs restent européens et préférentiellement français.

STÉPHANIE PIODA

Qui sont les collectionneurs qui s'intéressent au Street Art aujourd'hui?

CLAUDE KUNETZ

Les collectionneurs sont nés au même moment que le graffiti, ils sont avocats, médecins, psychiatres... et veulent retrouver une expression qu'ils ont connue lorsqu'ils étaient jeunes. Ils parient sur un graffeur, c'est un investissement et sont rassurés lorsqu'ils entendent parler des graffeurs qui les intéressent.

STÉPHANIE PIODA

Le graffiti reste donc porteur aujourd'hui?

CLAUDE KUNETZ

Oui, mais je ne veux pas faire que du graffiti. Je veux exposer de l'art brut à partir de juin, car il existe un lien fort entre les malades mentaux et l'univers du graffiti. Mon expérience à Prémontré a été l'occasion de faire des rencontres

LE STREET ART DÉFENDU AUTREMENT

artistiques au sens large, mais l'étincelle est vraiment venue entre les malades et le graffiti.

L'hôpital a été le théâtre d'une rencontre très forte de deux mondes rejetés, les graffeurs considérés comme des vandales, et les malades mentaux repoussés à l'extérieur des villes et catalogués touchés par une maladie honteuse au même titre que le Sida.

STÉPHANIE PIODA

Vous innovez et exposez actuellement du mobilier urbain peint par les artistes alors que



le Street Art est essentiellement sur toile aujourd'hui. Pourquoi?

CLAUDE KUNETZ

L'idée de faire une exposition sur le mobilier urbain est venue de la réflexion que j'entends régulièrement de la part de nombreux collectionneurs, aussi bien en France qu'en Asie : beaucoup sont gênés d'acheter du graffiti sur toile alors que ce qu'ils aimaient avant tout était le graffiti dans la rue. Ils voulaient un morceau de mur, de cabine téléphonique, de boîte aux lettres...

Ensuite, il fallait mettre en œuvre cette idée et j'ai cherché des collectionneurs de mobilier urbain. Pendant six mois, j'ai réuni et stocké toutes ces pièces, et j'ai fait un dispatching auprès des artistes en rapport avec le travail et l'histoire de chacun. Lorsque j'ai récupéré une

plaque émaillée datée de 1952 portant le nom de la station Guy Môquet, j'ai pensé tout de suite à JonOne car lorsqu'il est arrivé du Bronx il y a 25 ans, il habitait dans ce quartier. Il a accepté immédiatement.

Cette exposition – « Ne pas effacer » présentée du 9 mars au 30 juillet 2012 à la galerie – s'inspire également de mon métier de producteur de cinéma. J'ai eu envie de montrer le Street Art en 3D, d'où cette proposition de 19 artistes « graffant » directement sur des pièces de mobilier urbain. Le Street Art en relief en quelque sorte. En tant que producteur, j'ai toujours découvert de nouveaux talents et c'est ce que je fais également aujourd'hui en tant que galeriste, en dénichant de jeunes artistes.

Galerie Wallworks
4, rue Martel
75010 Paris
09 54 30 29 51
www.galerie-wallworks.com



Gilbert, Bukow, 2012
Aérosol et feutre sur feu SNCF,
29×29×38 cm.

